

CONSORTIUM

# SOPAD

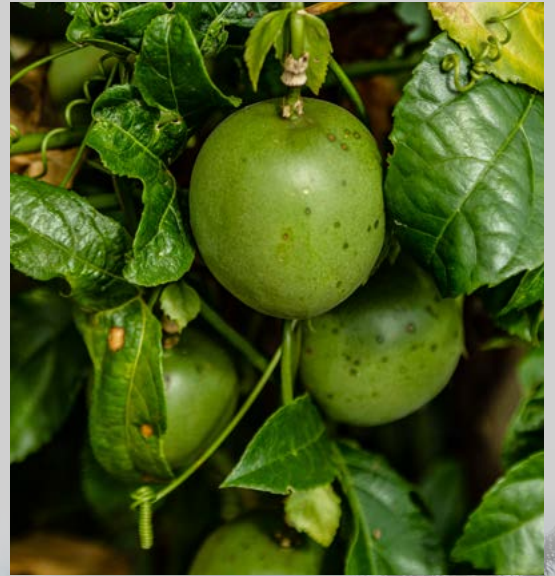
SOLIDARITE POUR LA PROMOTION D'UNE AGRICULTURE DURABLE

Bulletin n°1

ENSEMBLE POUR UNE FEMME  
ENTREPRENEURE, AUTONOME ET PROSPÈRE











ENSEMBLE POUR UNE FEMME  
ENTREPRENEURE, AUTONOME ET PROSPERE

## SOMMAIRE

COPAD: UNE LUEUR D'ESPOIR  
POUR LES GROUPEMENTS  
AGRICOLES DES FEMMES **05**

COPAD: LA MYCICULTURE POUR  
UNE BONNE ALIMENTATION **08**

ABATWA : UNE COMMUNAUTE  
COMME LES AUTRES **11**

MARACUJA : UNE FAILLE  
DANS LA CHAÎNE DE VALEUR **14**

SOPATRAM : UNE SOLUTION DU  
MANQUE D'EMPLOI CHEZ LES  
JEUNES **17**

PARTENARIATS - VISITE  
DES FEMMES EXERÇANT LE  
COMMERCE TRANSFRONTALIER **19**

LES MÉTIERS DES FEMMES :  
UN ITINÉRAIRE À SUIVRE **21**

TÉMOIGNAGE  
MA SECONDE CHANCE !!! **24**

CONSORTIUM COPAD -  
SOPATRAM - TWINAGURE **26**



## EDITORIAL

# SOPAD : UN AVENIR MEILLEUR POUR UNE COMMUNAUTE MARGINALISEE

Des décennies ont passé, des crises sociales, politiques et économiques en ont suivi. Des populations, envahies par la peur se sont dispersées à travers tout le pays laissant dans des rues des filles et des femmes sans espoir. Certaines se sont retrouvées dans des situations de grave précarité tandis que d'autres se sont retrouvées sous les avances de certaines personnes mal intentionnées pour gagner de quoi mettre sous la dent.

Par le présent éditorial, l'on se pose une question : y a-t-il moyen de redonner de l'espoir à ces pauvres âmes marginalisées pour un avenir meilleur et une vie d'abondance pleine d'apports conséquents à la réintégration de la vie communautaire et familiale? L'on croirait que c'est impossible, pourtant, des hommes et des femmes

avec des cœurs pleins d'amour et de compassion en sont devenus des pionniers à ce mouvement de développement tant social que communautaire.

---

## **Des enfants chefs de ménages, des filles-mères et des femmes célibataires grouillaient d'en peu partout dans son voisinage au lendemain de la crise politico-ethnique qui a secoué le Burundi des années 90s.**

---

Depuis 1996, Madame Claudette Nduwayezu, une femme affirmée par son intention de tirer de la marginalité des femmes et des jeunes filles, s'est alignée sur la volonté d'agir dans son entourage.

Des enfants orphelins, les uns de guerre les autres du Sida sonnaient l'alarme de cris de secours. C'est ainsi qu'avec une équipe de ses amis, elle lance une association sans but lucrative pour rassembler, principalement les jeunes filles-mères et les mères célibataires bannies de la société pour leur réintégration. Elle s'est beaucoup axée sur les formations de ces dernières en entrepreneuriat, un sujet qui était à l'époque une mine de trésor perdu, inconnu au grand public. Des séances d'information-formation se sont organisées autour des microprojets à entreprendre pour ces jeunes filles et femmes qui n'ont pas d'ailleurs eu l'occasion de fréquenter l'école. Les bases fondamentales mises en place, Madame Claudette Nduwayezu a initié à l'endroit de ses bénéficiaires, un atelier de broderie tandis que pour d'autres, elle a initié des petits projets agricoles et commerciaux.

Ayant donc remarqué que certaines activités primaient sur les autres, cas de l'agriculture, elle a eu l'idée de former des groupements de jeunes filles et de femmes autour de l'exploitation du terroir. Des champs modèles ont donc été créés pour apporter un impact positif, non seu-

lement à l'endroit des bénéficiaires mais aussi pour la communauté environnante. C'est ainsi donc qu'est née une coopérative agricole qui permet d'optimiser les forces engagées par les jeunes filles et les femmes dans le développement communautaire et dans la création d'emploi.

Des défis sont notés lors du parcours. Les groupements des jeunes filles et des femmes engagées dans l'exploitation agricole, éprouvent comme tant d'autres agriculteurs des problèmes de gestion des récoltes faute de marchés d'écoulement surtout pour les fruits qui connaissent des périodes de haute saison durant lesquelles les prix chutent et causent de lourdes pertes aux agriculteurs et des périodes de basse saison durant lesquelles les prix montent excessivement créant un climat de mécontentement entre les producteurs fournisseurs et les clients consommateurs.

Pour pallier ce défi, une société de transformation agricole est créée laissant une lueur d'espoir pour les groupements de jeunes filles et de femmes agricoles mais aussi donnant des opportunités d'emploi aux jeunes élèves sortant des écoles fondamentales, surtout des sections techniques et agroalimentaires. L'unité de transformation résout à la fois le problème de pertes post-récolte et chevauche directement aux activités commerciales retro de l'association sans but lucratif Twinagure.

La relation de partenariat et de partage de mission a engendré un consortium qui permettra d'assurer la bonne gestion de toute l'organisation et la pérennité du projet.

Le consortium se révèle donc être d'une importante utilité pour toutes les organisations constituantes, l'action sur la gestion et le fonctionnement devant en dépendre. Il devient un patrimoine commun à protéger et à défendre par tous les bénéficiaires, directs ou indirects pour leur meilleur avenir.

La Rédaction, ID.





## UNE LUEUR D'ESPOIR POUR LES GROUPEMENTS AGRICILES DES FEMMES

**Les courageuses femmes de Gihanga et de Buringa se sont organisées dans un groupement de 12 femmes pour promouvoir une activité agricole durable. Appelées à la Solidarité et au travail en commun, ces braves dames exploitent un champ modèle de 3 600 m<sup>2</sup> à Gihanga et d'un autre champ modèle de 7 200 m<sup>2</sup> à Buringa où elles font pousser du maïs et d'autres céréales comme le Soja. Du champ modèle, elles apprennent des techniques agricoles qui leurs deviennent très utiles une**

**fois reprises dans leurs champs respectifs. Outre ces champs, grâce à la Société Coopérative COPAD, le groupement des femmes de Gihanga ont mis en commun leurs forces pour exploiter un champ commun d'une superficie de 3 600 m<sup>2</sup> sur les dimensions d'un espace communément appelé « Igito ».**

La principale raison de la mise en commun des forces est l'esprit entrepreneuriale qui anime les femmes de Gihanga. La plupart des régions burundaises en l'occurrence la province de Bubanza a été fortement touchée par la crise sociopolitique, ce qui a laissé des troubles sociales dans les ménages des environs, qui en conséquence ont adopté la théorie du travail séparé. Les femmes du groupement agricole de Gihanga ont solidement fait face à ce défi en formant une équipe afin de lutter contre la pauvreté. Ces femmes espèrent très prochainement mettre en place une caisse d'épargne qui



leur permettra de financer leurs propres projets à court et à moyen terme. En plus, le groupement leur permet de s'encourager entre elles, en plus des profits financiers qu'elles y tirent.

## Maintenir une solidarité profitable entre les membres du groupement



Au point de vue sociale et communautaire, l'organisation en groupement des femmes de Gihanga a permis d'éviter la mise à l'écart de certaines femmes qui se disaient et se croyaient pauvres. L'audace de rejoindre les autres a permis de couper cette ficelle de complexe d'infériorité qui entre-tiraient certaines des membres de la communauté. Plus tard, elles vont comprendre que, pour se développer, il faut non seulement l'appui d'autrui, mais aussi l'ouverture à de nouvelles horizons. Pour

certaines, le groupement a été une occasion de pouvoir obtenir des ressources nécessaires pour payer les frais de scolarité des enfants qui étaient au point d'abandonner en cours de chemin tandis que pour d'autres, il a carrément été l'occasion unique d'un gagne-pain car, avec le groupement, les travaux d'exploitation des champs des tiers sont presque devenus une activité régulière.

Dû à la haute croissance démographique, les terres deviennent de plus en plus rares et les femmes

de Gihanga ne sont pas épargnées. Il n'est pas souvent aisé, pour ces femmes, de pouvoir louer un champ à exploiter en solo. Le groupement donne donc des facilités aux membres de louer et d'exploiter des champs en commun, ce qui devient un avantage profitable pour les femmes qui n'en étaient pas capable auparavant. En plus, le groupement permet à ses membres de faire des épargnes et accroît la crédibilité de ces derniers dans l'entourage.

Jeanne d'Arc Nibigira, membre, affirme que lorsque l'on agit

en groupement, on reçoit facilement les intrants, parfois même à crédit, chose difficile, voire impossible quand on agit en solo. « *Pour nous, le groupement est une aubaine car, avant, nos maris ne nous considéraient pas. Nous étions obligées de rester à la maison à longueur de journée pour les travaux de ménages, sans aucun apport financier. Mais maintenant, si on arrive à la maison, de retour du travail, nous avons de la parole* ». ajoute Ruth Nsenyumva.





## Une voie vers le développement durable

Face à tous ces avantages, et dans le but de prévoir l'autonomisation des bénéficiaires, la Coopérative pour le Développement d'une Agriculture Durable – COPAD a pris l'initiative d'appuyer ces dames pour pousser plus loin leur volonté. Ces femmes sont commises à travailler en tâche et à assurer l'exploitation des champs modèles de la coopérative pour apprendre des techniques agricoles à adopter chez elles d'une part et d'autres part pour gagner de l'argent. Les travaux exécutés par ces femmes responsables des champs modèles de la coopérative sont rémunérés à raison de 6 500 Fbu par jour. Les montants reçus en rémunération sont donc une source de plusieurs utilités et une partie est épargnée pour le compte du groupement.

A part les sommes reçues en gage, chaque année la coopérative loue un champ à l'endroit des femmes bénéficiaires où elles font pousser des plantes pour renforcer leur caisse. En plus de la

valeur monétaire escomptée sur la production du champ, le champ permet de garder ces femmes en unité et accroît en elles une vision entrepreneuriale.

Le rapport des rendements des champs de la coopérative laissent à espérer un avenir meilleur pour ces femmes. Le développement communautaire passera par l'installation des champs pilotes dans d'autres régions et la sensibilisation pour la promotion d'une agriculture durable, un projet qui a répondu favorablement aux groupements des jeunes filles et des femmes cultivatrices de Gihanga et Buringa sur les stratégies de travail en commun ainsi que sur les avantages d'une caisse d'épargne.

La rédaction, ID.



**COPAD:**

## LA MYCICULTURE POUR UNE BONNE ALIMENTATION

La myciculture est une culture très peu connue au Burundi. Avec le temps, elle commence à apparaître dans certaines cuisines. Bien qu'elle commence à gagner le pas à très faible allure, elle est l'une des denrées alimentaires riches en nutriments avec une panoplie de vitamines. Riche en calories, cette denrée alimentaire contient des glucides, des protéines, des lipides et des fibres alimentaires. Elle peut aussi être un complément alimentaire sûr pour lutter contre la malnutrition observée chez les enfants de moins de 5 ans et chez les mères allaitantes. En outre, la culture de champignons devient aussi une source de revenus fiable et rapide pour les micros exploitants ruraux

avec un prix de vente variant de 3 500 à 5 000 Fbu le kg.

La Coopérative COPAD a initié récemment la culture des pleurotes, une des variétés de champignons comestibles connue et appréciée pour ses vertus alimentaires et anticancérigènes. Expérimentée en premier temps dans des ballottes en plastique par Magos Ngabirano, un jeune bénéficiaire du consortium SOPAD, les résultats sont à encourager. Il a fait une champignonnière de 500 ballottes par tour à récolter sur une période de 21 jours. Sur son petit champ de 5 m sur 2m, il parvient à atteindre pendant 70 jours des ventes gravitant autour de 5 000 Fbu par jour. Si la fermentation a été bonne, il doit juste attendre une durée de couvain d'une poule pour faire ses premières ventes.



## Des rumeurs autour du champignon

La culture du champignon a été introduite au Burundi en 2010. Des réticences restent fortes pour la consommation de cette denrée surtout pour la population rurale qui fleurit des rumeurs du pleurote comme quoi incommestible. Dans certaines régions, il est même affirmé que la consommation du champignon jette un mauvais sort d'où d'ailleurs la fameuse phrase fétiche « Nsubiza aho unkuye ».

Selon Magos Ngabirano, le défi ne réside pas dans la culture du champignon, il réside par contre dans la mentalité des burundais à pouvoir intégrer cette plante nutritive dans le menu du jour. Pour ceux qui le connaissent bien, le champignon est très bien pour la santé et les femmes enceintes et allaitantes sont appelées à le consommer régulièrement. La COPAD suit le mouvement culturel du champignon introduit en 2010 par l'Appui au développement intégral et à la Solidarité sur les Collines (Adisco) et sensibilise ses bénéficiaires à la lutte contre la malnutrition par l'utilisation des denrées à leur portée. Un autre défi réside au niveau de la préparation de cette denrée qui peut être consommée suivant plusieurs formules, fraîche, séchée, moulue. La COPAD fait donc des recherches sur la



transformation de la farine de maïs complète enrichie aux champignons ainsi que la farine de bouillie fortifiée en nutriment par ce complément alimentaire.

### Une source de revenu plutôt qu'un art culinaire

La culture du champignon est une culture qui n'exige pas beaucoup de ressources. Magos Ngabirano confie avec des mots élogieux les effets financiers de son petit champ de champignons dans une petite cabane à Mutanga Nord. Tout d'abord, la culture du champignon ne peut pas durer plus de 2 mois et ceci fait d'elle, un projet qui rapporte des fruits et des dividendes en très peu de temps.

Pour faire pousser le champignon, notre cultivateur

commence par faire lui-même des semences qu'il élève dans de bocaux en verre. Ensuite, il rassemble des restes de coton ou de la paille de riz battue qu'il cuit à température moyenne dans un fût pour faciliter la pasteurisation. Une fois, sa recette prête, il charge son substrat dans des ballottes en plastique en évitant toute entrée d'air susceptible de corrompre le processus. Dans 4 ou 5 coins de la ballotte, les semences sont introduites dans le substrat et la ballotte est hermétiquement scotchée. Les ballottes sont minutieusement entreposées sur des étagères en lattes de bois, dans un endroit frais et humide à l'abri du soleil. Après 21 jours, les premiers champignons sont cueillis. Une ballotte bien faite produit en moyenne 2 à 3 kg. Une champignonnière



## BON A SAVOIR



L'intention de Magos n'est pas seulement de générer des revenus avec sa cabane de champignons, plutôt c'est de sensibiliser les autres jeunes à être conscients des opportunités qui se présentent tout près d'eux mais qui ne sont pas exploitées par ignorance. En plus, il veut apprendre cette technique aux jeunes filles et femmes bénéficiaires de la COPAD afin qu'elles puissent produire du pleurote par elles-mêmes et ainsi lutter contre la malnutrition sévère qui fait rage dans les familles surtout chez les enfants de moins de 5 ans et les femmes enceintes et allaitantes.

de 500 ballottes produit entre 1 000 et 1 500 kg en 90 jours tandis que le coût d'entretien d'une ballotte revient à 2 000 Fbu, il peut produire jusqu'à 10 000 Fbu.

Pour tout jeune entrepreneur comme Magos Ngabirano, l'écart entre le prix de vente et le coût de revient de son business laisse entrevoir une marge non négligeable en termes de revenus pour booster le business des jeunes qui se lamentent comme quoi, ils manquent de capitaux de démarrage.

Par la facilité d'exploitation de la myciculture, si tous les jeunes et les femmes en proie au sous-emploi s'y mettaient, tout le pays pourrait satisfaire sa consommation locale et par ailleurs penser à l'exportation à travers l'Afrique et le monde entier afin d'apporter des devises au trésor public.

La Rédaction, ID

La Thaïlande est le premier exportateur mondial du champignon. En Afrique, elle est beaucoup plus ancienne au Kenya, au Nigéria et au Malawi où elle a été introduite les années 80s. Le Ghana est devenu l'un des pays les plus proliférateurs de cette culture vers les années 1993. Trois catégories de champignons comestibles ont été adoptés au Burundi : pleurotes, agarics et oreilles de Judée. Le ganoderme luisant quant à lui n'est pas très cultivé, mais est très connu pour ses vertus dans le traitement des bronchites et des problèmes coronaires.

Magos Ngabirano





ABATWA :

## UNE COMMUNAUTÉ COMME LES AUTRES

Quand on parle de « Abatwa », on comprend une communauté à part, dont dirait-on, la loi et règlement du pays sont faits pour les uns et non pour les autres. Depuis des décennies, cette catégorie de gens n'a jamais pu défendre ses intérêts et son existence reste méprisée tandis qu'autour d'eux, le monde continue à danser sur son propre tempo. Pour tirer l'épingle du jeu, la coopérative COPAD encadre 14 femmes de cette communauté dans les activités de développement économique de la commune Kiganda de la province de Muramvya.

Il est 9h30. Nous sommes vendredi. Les rayons solaires tapent moins fort sur l'endroit où une équipe de jeunes femmes de la communauté des Batwa de la Commune Kiganda fredonnent des chants de joie au rythme d'une danse traditionnelle à l'attente du lancement des activités culturelles de la Coopérative COPAD. A la tête du groupement, Madame Bénigne Kigeme exprime d'abord sa joie avant de relater les attentes qu'elles ont envers la coopérative parmi lesquelles, une union et une opportunité de se faire valoir auprès des villageois voisins qui, dans un coin se moquaient avec des mots lourds «*Ntamuntu asangira nabatwa aba ari igicibwa*» littéralement «*l'on est une personne maudite quand on s'assoit avec*

*les batwa*» comme quoi, elles ne sont pas des personnes de la lignée de l'homo sapiens. D'une manière ou d'une autre, les 14 femmes dont il était question s'en foutaient comme si elles avaient pris l'habitude de digérer de telles injures.

Malgré tout, rien au monde ne pourrait couper l'allure des femmes batwa de la commune Kiganda pour leur vision et leur volonté de se créer un groupement. A leur première demande, leur désir est de se faire connaître au niveau communal afin de travailler de façon formelle. Outre cette nécessité, elles veulent acquérir un matériel de travail afin de pouvoir, lorsqu'elles ne vaquent pas aux activités de la coopérative, pouvoir aller travailler



dans les champs des gens et gagner de l'argent. Elles veulent aussi constituer une caisse d'épargne pour préparer leur avenir et aussi pour pouvoir financer leurs microprojets dont l'élevage des chèvres et des porcs priment.

### Toute une chaîne de bénéficiaires

A voir l'ambiance et la joie qui régnait sur les visages de ces jeunes dames, on peut deviner qu'elles avaient vraiment besoin d'un catalyseur pour commencer ce projet qu'elles attendaient depuis des mois. L'on peut conclure qu'elles y espéraient des revenus et que ceci était d'ailleurs la raison de leur union.

La prénommée Yolande Buganayandi, une femme membre de l'équipe s'exprime : *« Nous n'avons pas de terre, nous vivons dans des conditions d'extrême pauvreté. Bienvenue la COPAD qui vient nous donner un coup de main. Dorénavant, nous pourrions gagner de l'argent et envoyer nos enfants à l'école. En plus nos familles pourront manger à satiété. »* Avant d'ajouter que *« La COPAD nous permettra aussi d'avoir du petit bétail pour être considéré dans la société. Nos maris n'auront plus à se faire à eux seuls pour subvenir aux besoins familiaux »*.

Ce n'est seulement pas les femmes qui en tirent

profit, c'est plutôt toute une chaîne de bénéficiaires jusqu'au consommateur finale des produits agricoles qui en savoure le goût.

Du labour au semis, du sarclage à la récolte, toute une chaîne d'activités se chevauche et permet aux femmes de gagner leur pain quotidien. Pour des travaux qui exigent de la force musculaire, comme le déracinement des souches d'arbres, les femmes bénéficiaires du projet font recours au soutien de leurs maris.

C'est aussi l'administration locale qui se réjouit de ce projet de développement visant les personnes vulnérables et écartées de la société, par les propos d'un conseiller collinaire.

### Un tas de défis relevés

Les femmes Batwa de Kiganda n'ont pas de terres cultivables. Elles vivent essentiellement des travaux de gage qu'elles exécutent auprès des exploitants agricoles, à défaut, elles passent du temps dans les rues ou sur les chefs-lieux des centres pour mendier ou quémander de quoi mettre sous la dent. La coopérative COPAD exploite une superficie d'environ 3,5 ha où elle fait pousser des cultures vivrières comme le maïs, le haricot et la pomme de terre, l'hibiscus et le maracuja. Selon Madame Claudette Nduwayezu, la pionnière de cette

activité, une partie de récoltes soit l'équivalent d'un hectare sera utilisée pour nourrir les familles de ces femmes bénéficiaires tandis qu'une autre sera vendue pour assurer la pérennité du projet.

Outre une partie des récoltes qui leurs reviennent, les femmes bénéficiaires sont rémunérées journalièrement sur toutes les tâches champêtres. Le coût moyen de la main d'œuvre est de 2 500 Fbu par jour pour une femme tandis qu'il est de 3 000 Fbu par jour pour un homme. Ce qui veut dire que, en moyenne une femme peut encaisser 300 000 Fbu pour une saison, suffisamment de quoi s'acheter du bétail ou soit un revenu moyen d'un fonctionnaire de niveau universitaire.

La COPAD a mis en place un plan de restauration de ses bénéficiaires et souvient de leurs enfants lors des journées de travail pour leur éviter le souci culinaire. Un fait, vraiment satisfaisant pour ces femmes comme le souligne Triphonie Ngendakumana, l'une des membres du groupement. Ce plan a aussi été initié dans l'optique de lutter contre la malnutrition sévère qui faisait rage dans les enfants de cette communauté, au lieu de croire aux fétiches et au balai de la sorcière comme l'a toujours été le cas lorsqu'une mort soudaine leur survient.

Rédaction, ID



## QUI SOMMES-NOUS ?

COPAD est une institution paysanne à vocation agricole dont les bénéficiaires sont essentiellement des femmes et des jeunes filles engagées dans l'exploitation des champs. Comme l'indique sa dénomination, elle se spécialise dans la promotion d'une Agriculture Durable.

La **Coopérative pour la Promotion d'une Agriculture Durable – COPAD** a déjà entrepris ses activités dans les zones de Gihanga et Buringa de la province de BUBANZA et dans la Commune de Kiganda en province de MURAMVYA.



## NOTRE INTÉRÊT

L'intérêt concerne la revalorisation des jeunes et des femmes en générale et la femme vulnérable en particulier. La coopérative apporte un soutien particulier au développement et à l'autonomisation financière des jeunes filles et des femmes.

C'est donc dans le but d'établir une chaîne de valeur agricole soudée par l'entraide féminine afin de parvenir, plus tard au développement durable et à l'autonomie de la femme que la Société Coopérative a été mise au point.

## NOS ACTIONS

Trois actions sont à mener pour atteindre les objectifs de la coopérative COPAD :

ENCADREMENT DES FEMMES  
ET FILLES-MERES

.....  
**Action 1 :**

**Lutte contre la pauvreté et promotion de l'agriculture durable**

.....  
**Action 2 :**

**Lutte contre la malnutrition et promotion de la sécurité alimentaire**

.....  
**Action 3 :**

**Lutte contre le chômage et création d'emploi**  
.....

La Coopérative COPAD agit dans le cadre de lutte contre la pauvreté en initiant des activités génératrices de revenus centrées sur la production et la commercialisation des produits frais et des produits secs.

Elle agit aussi sur l'encadrement des filles-mères, des mères célibataires et d'autres personnes vulnérables surtout les enfants de moins de cinq ans et les mères allaitantes sur les techniques alimentaires et les sensibilisent à l'utilisation des compléments alimentaires.

Par les mêmes activités, COPAD lutte contre le chômage et prône la création d'emploi surtout pour les jeunes filles et les femmes engagées en agribusiness.





## MARACUJA:

# UNE FAILLE DANS LA CHAÎNE DE VALEUR

Le Maracuja se place sur le sommet des fruits qui s'imposent sur le marché de l'industrie agroalimentaire au Burundi et répondent positivement aux agriculteurs qui en produisent. Cette culture permet, de nos jours, la création de nombreuses entreprises de transformation de jus et dérivés et la création d'emploi, surtout pour les jeunes s'en suit. Ce fruit, appelé aussi fruit de la passion et de la famille des passifloracées, fait aussi une étoile de la salade de fruits ou de desserts dans certains ménages avant d'être un bon rafraîchissant sur le marché des boissons. Cette plante est très peu exploitée au Burundi et présentent plusieurs failles dans les maillons de sa chaîne de valeur.

La SOPATRAM est une Société de Production Agricole et de Transformation Moderne. Depuis 2020, elle se spécialise dans la transformation des jus de fruits notamment le jus de Maracuja. Son objectif est de mettre en valeur les fruits produits sur le terroir burundais d'abord, de créer de l'emploi pour les jeunes et les femmes ensuite et enfin de générer des revenus pour pouvoir garder le cap sur sa mission d'aider les jeunes filles et les femmes vulnérables. Bien que tenace dans le processus de production, la SOPATRAM rencontre quelques difficultés liées à l'approvisionnement en matière première, premier maillon, à la collecte et au transport, deuxième mail-

lon, à la transformation, troisième maillon et à la commercialisation, dernier maillon de la chaîne de valeur.

### **Des solutions dans la production du Maracuja**

Selon Divin Mugisha, agronome, le Maracuja a toujours été considérée comme un fruit sauvage dans certaines régions. C'est pour cette raison qu'elle n'est pas très cultivée au Burundi en plus du fait que, plusieurs agriculteurs croient que ce fruit n'a pas vraiment de marché d'écoulement. Depuis 2010, des entreprises de transformation agroalimentaire naissent et la plupart se concentrent sur

la production des jus de fruits dont le Maracuja. Soudain, ce fruit devient le pion de la concurrence et devient pièce rare sur le marché entraînant la flambée de son prix.

Fabien Dusabe dit Gisage, cultivateur, quant à lui affirme que le maracuja pourrait être produit en quantité suffisante si les agriculteurs étaient sensibilisés. Pour lui, il préfère cultiver le maracuja tout au long de son enclos pour profiter des supports car il s'agit d'une plante rampante. **«Avec cette technique, le rendement n'est pas du tout bon ! Par contre, si j'avais des moyens, je pourrais exploiter un grand champ.»** affirme-t-il

Un paradoxe entre les producteurs et les industriels, les uns se lamentent du manque de marché d'écoulement le temps où les autres ne peuvent pas s'approvisionner suffisamment pour alimenter leurs machines.

Pour pallier ce problème, la SOPATRAM a créé un champ modèle à Kiganda pour sensibiliser les agriculteurs de cette région à commencer à faire pousser cette plante qui pourrait leur aider à générer des revenus. Cette société, à travers les activités de la coopérative COPAD a appris à la population environnante des techniques agricoles afin de pouvoir les implanter dans leurs ménages.



Outre le champ modèle initié à Kiganda, la SOPATRAM à travers la COPAD organise des groupements de jeunes producteurs et collecteurs de maracuja dans les provinces de Bujumbura rurale, de Rumonge et de Bubanza. Chaque groupement s'organise et la SOPAD, consortium entre COPAD, SOPATRAM et TWI-NAGURE, loue un champ modèle pour apprendre aux membres du groupement les techniques agricoles de production afin de les appliquer dans leurs champs respectifs. En plus, la SOPATRAM leur garantit un marché d'écoulement permanent.

### **La collecte des fruits et le marché d'écoulement**

La collecte et le transport de maracuja est un autre maillon important de la chaîne de valeur regroupant autour de lui des jeunes et des femmes pour différents marchés d'écoulement. Le premier

marché de ce fruit est composé par des jeunes et des femmes qui en font le commerce le long des routes, dans des coins de rues et dans des centres de négoce. Ces jeunes et ces femmes se procurent auprès des fournisseurs de premier ordre dit « abaranguzi ». Pour presque toutes les régions du pays que ça soit à Kirundo, à Bubanza, à Makamba ou à Cankuzo, le prix d'un Kg de maracuja varie entre 1 500 et 1 800 Fbu le kg pour le détail.

Un autre marché se compose de jeunes collecteurs qui fournissent le fruit auprès des unités de transformation. Régis Bukiribigi originaire de Kayanza, un fournisseur de maracuja auprès d'une unité de transformation nous a dit que son client commande en moyenne 2 000 Kg par semaine, ce qui lui fait gagner autour de 800 000 Fbu par mois, de quoi se payer l'Université et un bon logement dans un bon quartier de la ville de Bujumbura.



Bien qu'un marché de fruits de la passion puisse offrir des merveilles pour les jeunes et les femmes, le moyen de transport leur fait toujours défaut et fait grimper les prix. Anita Misago, une femme commerçante de fruits au marché dit COTEBU, affirme que la vente de fruits de la passion est un travail délicat et très fatigant. Il faut au moins deux jours pour collecter et trier les fruits, une demi-journée de trajet depuis Kayanza, une journée pour écouler les fruits. Nous pouvons donc effectuer qu'un seul tour par semaine.

### La transformation et la commercialisation : les défis

Un autre maillon très important est celui de la transformation. Il permet à la fois la conservation sur une longue durée mais aussi la mise en valeur des produits dérivés. Ce maillon reste l'espoir pour le reste de la chaîne de valeur même si, des fois, elle présente plusieurs méandres. Lors des périodes de haute saison, les unités de transformation éprouvent des problèmes car, souvent artisanales, elles n'ont pas de capacité-machine à pouvoir gérer toute la production. Même si elles y parviennent, le marché d'écoulement devient un facteur limitant tandis que la conservation devient la traversée de la mer rouge. Durant les périodes de basse saison, le prix de la matière première se voit à la hausse en plus du manque quasi-total des fruits qui s'observe de septembre à novembre.

Pour faire face à ce problème, la Société SOPATRAM prévoit mettre en place un système de gestion des pertes post-récoltes par la fabrication des pulpes de maracuja conservables sur de longues durées qui constitueront de matière première lors des périodes de carence. Ceci permettra donc de consolider la chaîne de valeur quitte à ce que chaque maillon puisse en tirer profit.

Rédaction, ID

## BON A SAVOIR



La chaîne de valeur du maracuja paraît être consolidée et chaque maillon semble y tirer profit s'il n'y a aucun creux dans les différents maillons. Toutefois, le pouvoir d'achat du consommateur peut changer la donne si les coûts de production ne sont pas maîtrisés. Le rapport d'achat sur le marché dépend du coût de production qui influe largement les prix. Alors, les transformateurs se rabattent sur le peu de bénéfices qu'ils en tirent et réduisent considérablement le rythme d'approvisionnement. Les collecteurs et transporteurs quant à eux se lamentent des défis et risques encourus et la redondance monte jusqu'au producteur qui se lamente faute de marché d'écoulement et les champs de ce fruit tant délicieux qu'utile finissent par se remplacer par d'autres cultures.

Claudine Nsengiyumva

# UNE SOLUTION DU MANQUE D'EMPLOI CHEZ LES JEUNES

SOPATRAM:

**Le manque d'emploi est l'un des défis dont les jeunes diplômés font face aujourd'hui. La SOPATRAM s'offre comme une voie de sortie à double sens. Elle ouvre des opportunités à des jeunes qui s'investissent sur tous les maillons de la production et de la transformation agroalimentaire d'uncôté et crée des entrepreneurs outillés de l'autre.**

Faisons parler les chiffres ! Plus de 3 000 étudiants parachèvent le cursus scolaire chaque année. Avec une solide conviction de se faire embaucher quelque part, la profonde conviction devient un rêve et le rêve se transforme en souhait qui, désespérément, finit par se volatiliser.

L'embauche tant au secteur public que privé va au compte-goutte et le nombre de ceux qui parviennent à décrocher un poste décent reste minime. Le taux de chômage des jeunes dans un milieu rural est de 55,2% tandis qu'il est de 65,4% dans le milieu urbain, ISTEEDU, rapport annuel 2020.

Pour contribuer à baisser ces chiffres qui ne cessent d'aller crescendo, la SOPATRAM en partenariat avec la COPAD et l'Association TWINAGURE ont mis en place un Centre de formation sur les techniques de transformation agroalimentaire pour donner des opportunités de travail aux jeunes élèves et étudiants fraîchement sortis de l'école.

L'entrepreneuriat dans le secteur agricole et de transformation agroalimentaire est une source d'emploi potentielle en faveur des élèves et étudiants qui viennent



chercher des stages professionnels auprès de la SOPATRAM.

## Ne pas rester les bras croisés

Des jeunes du Centre de Formation Professionnel de Muyaga qui ont bénéficié des stages scolaires, puis professionnels ont pu mettre du ciment entre le renforcement des capacités, un travail professionnel et une source de revenus.

Eloi Niyonyishu un jeune parmi les stagiaires de la SOPATRAM nous raconte comment il a pu faire d'une pierre deux coups, son stage scolaire : « Au lieu de rester les bras croisés, moi et mon équipe avons pris le courage d'apprendre très rapidement les techniques de transformation de jus de maracuja qui nous étaient apprises. De la préparation des fruits à l'arrivée, du lavage et de la pasteurisation des bouteilles d'emballage, de l'extraction du jus jusqu'au capsulage, nous avons fini par nous fondre dans le décor des employés permanents quitte à ce que lorsque la SOPATRAM avaient de grandes productions à faire nous appelait pour renforcer les équipes existantes même après la période de stage.»

Dans le même train, Rosette Irakoze, une stagiaire, témoigne de l'expérience tirée de son stage : « Je ne serai jamais





chômeuse aussi longtemps que je saurais fabriquer des jus de fruits. A peine sortie de l'école, je peux gagner autour de 20 000 Fbu à chaque fois que la SOPATRAM nous invite à appuyer son équipe. Je peux donc gagner entre 100 000 et 120 000 Fbu par mois. Avec mes camarades, nous avons constitué une caisse d'épargne et bientôt, nous comptons nous organiser en un groupement qui nous permettra de gagner double au sein de la SOPATRAM. Notre groupement apportera son aide dans la production des jus d'une part et participera dans la commercialisation des produits transformés d'autres parts. Plus nous vendrons beaucoup de jus, plus le cycle de production sera court, ce qui nous permettra de toucher des revenus sur deux maillons de ce business. Deux témoignages assez parlants qui devraient inspirer d'autres jeunes.

## Un fort potentiel

La transformation des fruits en jus et autres dérivés dispose d'un fort potentiel dans notre pays. Il existe une gamme variée de fruits au Burundi qui pourraient être un élément déclencheur de la création d'emploi pour les jeunes et les filles et surtout pour ceux qui se lamentent du manque d'emploi dans le secteur public.

## Se mettre en associations

Pour ces jeunes et malgré tout cela, l'industrie agroalimentaire, comme par ailleurs d'autres initiatives entrepreneuriales requièrent une certaine mise de départ. Or, l'accès au capital n'est pas toujours chose facile surtout pour les jeunes fraîchement sortis de l'école. Ils devraient alors se mettre dans des groupements comme le sensibilise la SOPATRAM à travers son programme de stages scolaires et professionnels : soutenir un groupement de jeunes entrepreneurs étant plus facile et surtout plus sécurisant que soutenir une personne agissant en solo.

Dans le monde actuel où le chômage est une triste réalité que même les Etats ne parviennent pas à endiguer facilement, la SOPATRAM essaie de mettre une pierre angulaire et continue de lancer une alerte qu'il serait préférable que les jeunes burundais s'intéressent davantage au secteur agricole et agroalimentaire.

## BON A SAVOIR

Même pour les jeunes lauréats des universités, l'entrepreneuriat dans le secteur de la transformation agroalimentaire reste une source d'emploi potentielle en leurs faveur. Toutefois, les jeunes universitaires burundais restent réticents à l'idée de s'investir dans ce domaine qu'ils considèrent comme un métier sans prestige alors que le secteur agricole, contribue à hauteur de 84% d'emplois pourvus (Plan national de développement – PND, 2018-2027). Ils continuent d'espérer vainement en emplois bureaucratiques et la majorité finit dans les affres du chômage.

Claudette Nduwayezu

# PARTENARIATS - VISITE DES FEMMES EXERÇANT LE COMMERCE TRANSFRONTALIER

**Dans une chaleur cordiale, des femmes exerçant le commerce transfrontalier entre le Burundi, la Tanzanie et la RD Congo ont rendu visite à la Société SOPATRAM le Jeudi 9 Juin 2022. Cette visite a été effectuée dans le cadre de mise en œuvre des activités de l'ONG Partner Africa qui vise le développement rural fondé sur un meilleur accès aux marchés pour les petits producteurs, une meilleure résilience face aux changements climatiques ainsi que des droits renforcés pour les agriculteurs et travailleurs, dans le but de promouvoir les femmes et les jeunes.**



La visite au sein de la SOPATRAM a été honorée par des femmes représentant différentes coopératives et groupements opérant dans les communes de Mutimbuzi, de Rugombo, de Rumonge et Mabanda. Elles étaient guidées par des représentants de Partner Africa dans une séance d'information-formation sur les produits SOPATRAM qui font l'objet des produits à commercialiser dans les villes d'Uvira, Bukavu, Kamanyola, Kavimvira et Kalemie en RDC ainsi que dans les villes de Kigoma et Kasulu en Tanzanie.

La SOPATRAM a été choisie en tant qu'un programme initié et dirigé par une femme dont son objectif d'aider et de promouvoir les activités des femmes et jeunes filles démunies et des fois rejetées par la société, par l'initiation des activités génératrices de revenus et par la création d'emploi, cadre avec la mission de Partner Africa.

Lors de la visite, la SOPATRAM a expliqué sa vision et sa mission à la délégation avant de faire un tour dans l'atelier de production des jus de maracuja et d'ananas. Le procédé de transformation a été bien explicité aux visiteurs et une technique de pasteurisation artisanale leur a été présentée.

A travers les projets en coulisse, la SOPATRAM via les activités de la coopérative COPAD a présenté aux visiteurs les champs modèles de gingembre, d'hibiscus et de champignons en essai qu'elle désire vulgariser vers ses zones d'intervention qui sont Muramvya, Bubanza, Rumonge et Bujumbura Rural.

Brigitte, femme d'affaires et représentante de la Coopérative Terimbera Bakenyenzi témoigne avoir fait un essai de commercialisation des champignons vers la RD Congo mais qu'elle n'a pas pu honorer ses engagements faute du marché d'approvisionnement de cette denrée. Elle encourage l'initiative de la coopérative COPAD/SOPATRAM et promet que si une fois, la coopérative serait à mesure de produire le pleurote en quantité suffisante, elle sera le client numéro un – propos très encourageants.

Le partenariat avec Partner Africa pourrait ouvrir de nouveaux horizons non seulement pour les femmes et les jeunes bénéficiaires des coopératives et groupements opérants, mais aussi contribuera au développement du pays par l'apport des devises au trésor public du pays.



# PROCESSUS DE PRODUCTION : MARCHÉ EN AVANT

## APPROVISIONNEMENT

COLLECTE ET TRANSPORT DES FRUITS ET AUTRES MATIÈRES PREMIÈRES

EMBALLAGES

AUTRES SERVICES EXTERNES



la COPAD organise des groupements de jeunes producteurs et collecteurs de fruits

## PRODUCTION

ENTRÉE FRUITS



Lavage et calibrage des fruits



Epluchage de fruits



Broyage



Extraction

## PROCESSUS DE PRODUCTION DES JUS

Etiquetage



Pasteurisation



Capsulage



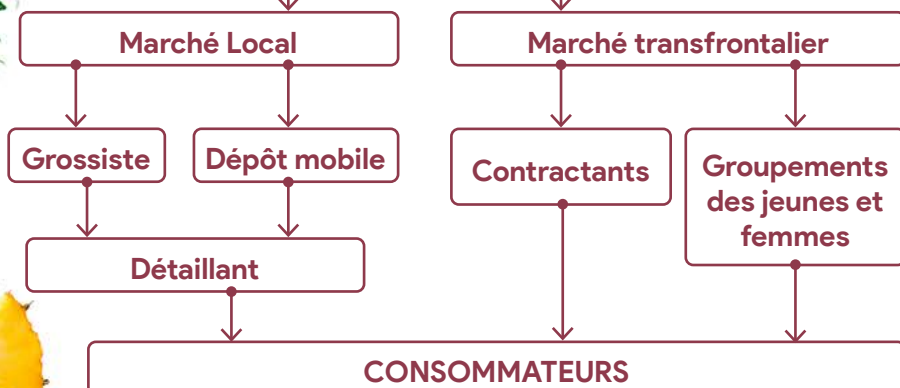
Remplissage dans des bouteilles



BOUTEILLES DE JUS NIKO EN CARTON | AUTRES DÉRIVÉS

## COMMERCIALISATION

## ORGANISATION DES VENTES





TWINAGURE

## LES MÉTIERS DES FEMMES : UN ITINÉRAIRE À SUIVRE

**La couture et le petit commerce sont des activités qui sont majoritairement exercées par les femmes et qui font, directement ou indirectement, vivre plusieurs ménages au Burundi. TWINAGURE, une Association sans But Lucrative s'est déterminée à aider les femmes vulnérables surtout les filles mères et les femmes rejetées par leurs maris et par la société. Bien que ces métiers requièrent une endurance et patience, ces braves filles et femmes ont répondu positivement aux formations organisées par l'association.**

Des femmes ont été organisées dans des groupements pour suivre des formations en couture et en informatique de gestion organisées par le consortium SOPAD. Ceci aide les lauréates de ces formations à pouvoir initier des activités génératrices de revenus et leur permettent d'être compétitives sur le marché du travail. Par ces petits métiers, ces courageuses femmes manifestent la volonté de travailler pour nourrir leurs familles, même si des fois ces dernières les renient. Celles qui sont rejetées par leurs maris travaillent à essayer à consolider financièrement leurs foyers et devenir plus ou moins autonomes. Par ailleurs, de nos jours, nul besoin de souligner l'apport indispensable

de la femme dans l'économie du pays.

Depuis 1996, TWINAGURE centre ses forces sur l'encadrement des femmes vulnérables et rejetées. C'est dans cette optique que l'association a mis un place un espace de formation en couture pour aider ses bénéficiaires à initier de petits métiers. Sur son actif, TWINAGURE encadre un groupement de femmes qui font la broderie à Kinama. Ces femmes parviennent à vendre leurs tissus et réalisent des profits qu'elles mettent ensemble pour constituer une caisse qui, dans l'avenir pourrait les aider à financer leurs microprojets et ou du moins, résoudre quelques problèmes du quotidien.





### Des métiers diversifiés

En plus de l'atelier de formation en couture, dans le cadre du consortium SOPAD, TWINAGURE met en place une salle de formation en informatique pour ériger des jeunes et des femmes compétentes sur le marché du travail qui, pourraient même initier de petits métiers comme le secrétariat public, maison informatique ou des bureaux de saisie des données juridiques ou comptables. Cette salle de formation en informatique ouvre les portes aussi à des particuliers qui veulent amenuiser leurs connaissances dans des logiciels et solutions informatiques spécialisées.

TWINAGURE encadre aussi des femmes et des filles mères qui sont impliquées dans le petit commerce. La plupart d'elles commercialisent des fruits et des légumes. Comme la plupart de ces femmes pratiquent le commerce ambulancier, un commerce qui connaît beaucoup d'entraves et qui est par ailleurs banni par la police nationale. L'association aide ces femmes à avoir des espaces dans des centres de négoce afin de le tirer du secteur informel vers le secteur formel.

### Un cadre formel et du professionnalisme

Selon les femmes pratiquant le commerce ambulancier rencontrées près de l'école SOS village d'enfants à Nyakabiga, elles affirment que les conditions dans lesquelles



elles travaillent ne sont pas une douce sinécure. L'absence d'une adresse fixe et sécurisée les expose aux vols et aux viols parce que parfois, elles sont contraintes de travailler jusqu'à tard la nuit pour éviter de courir le risque de pourriture. Là, c'est sans oublier qu'elles sont la proie de la police qui les rend responsables de l'insécurité. Toutes ces entraves continuent à les exposer à la débauche sexuelle et aux grossesses non désirées.

L'association TWINAGURE est en train de mettre en place des boutiques dans les différents quartiers afin de permettre ces femmes à mettre ensemble des capitaux pour tenir la boutique et ainsi de travailler dans un cadre formel et professionnel. En plus des boutiques, TWINAGURE aide aussi des jeunes filles surtout des filles réfugiées de la RD Congo à établir des restaurants mobiles qui aident à la fois ces jeunes filles à gagner de l'argent mais aussi à se créer des emplois.

Rédaction, ID

# BON A SAVOIR

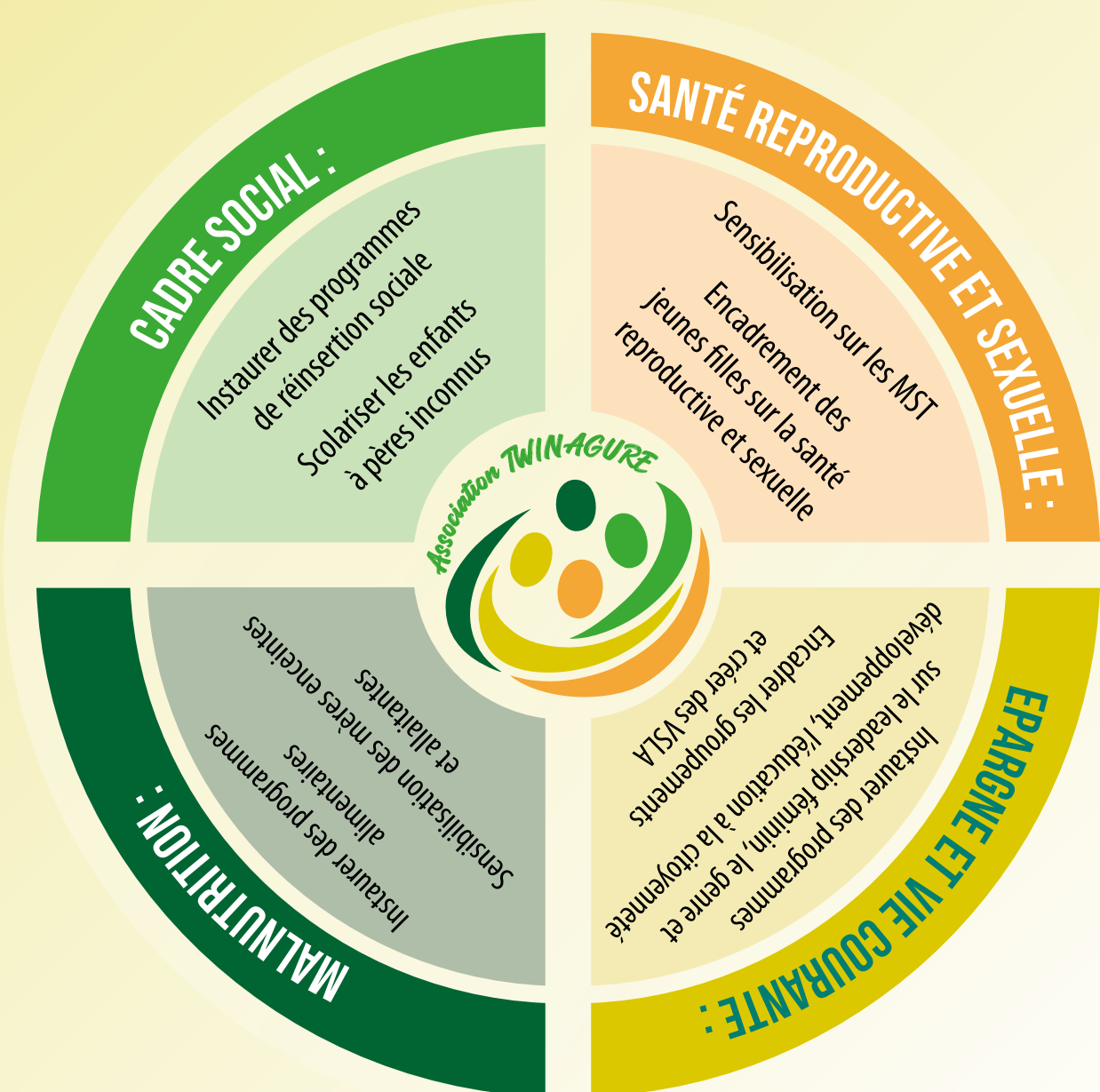


Une des femmes bénéficiaires du programme, Francine Nibigira tient une boutique d'articles divers montée par l'Association TWINAGURE à Mutanga nord. Elle confirme que travailler en groupements est chose cruciale car, explique-t-elle, le commerce ambulante est risqué et est très exigeant.

Les femmes ambulantes se lèvent tous les jours à 4 heures ou à 5 heures du matin pour aller s'approvisionner au marché frais. Elles sillonnent de rue en rue, de porte à porte pour allécher les acheteurs. Cette activité nécessite de la persévérance car nombreuses d'entre elles finissent par abandonner suites aux différents défis rencontrés et aux pertes encaissées. Le secret de ce dur labeur est de se dire : « Vas-y, continue, c'est bien..., le meilleur est à venir » traduit toujours par ces braves dames par la phrase fétiche « Ejo ni heza ».

Francine Nibigira

## AXES DE FONCTIONNEMENT







## TÉMOIGNAGE

### MA SECONDE CHANCE !!!

**Je sentais tous les matins un poids pesant sur mes épaules, je venais de mettre au monde ma fille Gaëlla et la vie semblait m'étouffer. Mes nuits de sommeil étaient devenues un bac de cauchemar, croyant que je n'allais pas voir la couleur de l'aube suivante. Les premières heures de la journée s'annonçaient toujours avec un désespoir. J'avais confondu mon tombeau et ma raison de vivre, jusqu'à ce que je rencontre Madame Claudette Nduwayezu, ...pour moi le bon samaritain.**

J'étais assise, avec ma fille, sur un carton sous le soleil accablant à l'attente d'un miracle qui pourrait s'opérer dans le cœur de quiconque qui aurait pitié de ma condition de mendicité. Ce matin-là, à Kigobe, la chance m'a souri. J'étais comme d'habitude à la quête d'un « Boss » qui pourrait me donner une pièce pour acheter un biscuit à ma fille qui pleurait à perte de larmes. J'ai vu, comme une lumière de ma vie Madame Claudette dite « Tantine » qui venait en ma direction faisant de petites grimaces à ma petite fillette et de là, j'ai compris que je venais de croiser mon ange gardien (...) Je m'appelle Jocelyne Akimana, je suis mariée et mère de deux enfants, Gaëlla et Chadrack.

la misère. Non seulement je l'ai vécue, je l'ai touchée et elle était presque devenue mon ami. La misère me suivait de partout, m'accompagnait et parfois elle était devant moi pour m'attendre. Je me levais le matin, sans savoir où aller, qui je vais rencontrer, où je vais échouer, pourtant je me levais, espérant que le jour me réserverait des surprises. Les nuits étaient plus pénibles et plus longues que mes journées et souvent à jeun. J'avais presque atteint le fond.

Madame Claudette m'a introduite dans le Centre de Formation de Kigobe où elle avait initié un programme d'apprentissage des techniques de transformation agroalimentaire à l'endroit des jeunes et des femmes et essentiellement des filles mères et des mères vulnérables avant d'ouvrir un

nouveau centre à Gihosha, une année plus tard.

Mon entrée au Centre a été pour moi le début d'une nouvelle histoire, Maman Gaëlla qui n'avait pas de quoi mettre sous la dent, qui passait les longueurs de journées à errer et sillonner dans les rues

de la capitale venait de décrocher un emploi (...)

Dès lors je me lève tous les jours pour me rendre au travail et je bénéficie des repas copieux offerts au travail pour moi et pour mes deux enfants en plus des revenus que je perçois comme rémunération.

## INTERVIEW

**Rédaction : Depuis combien de temps êtes-vous dans ce travail ?**

**Jocelyne :** J'exerce ce travail depuis l'an 2020, ça fera bientôt 3 ans. Quand je suis venue ici, ma fille Gaëlla était encore bébé et maintenant je viens d'avoir mon 2ème enfant.

**Rédaction Quels sont les avantages que vous et votre famille tirez de votre travail ?**

**Jocelyne :** Avant j'étais mendiante et je passais des journées entières à errer dans les rues de Bujumbura. Parfois, je n'avais pas de quoi manger et je n'avais aucune source de revenu. Mon mari ne pouvait pas gagner suffisamment pour subvenir aux besoins de la famille. Ma vie était très misérable.

**Rédaction : Qu'est-ce que vous faites exactement dans ce programme ?**

**Jocelyne :** Je suis chargée de la propreté et de la préparation des emballages.

**Rédaction : Quels sont les défis que vous rencontrez dans votre travail ?**

**Jocelyne :** Lorsque le programme a déménagé dans le nouvel espace à Gihosha, j'ai arrêté de travailler. Ma vie a basculé et est devenue comme avant. Je me suis comportée comme l'enfant prodigue. Heureusement, quant je suis revenue, Tantine m'a accueillie chaleureusement et j'ai repris mon poste.

**Rédaction : Pourriez-vous nous dire en quoi consiste le programme ?**

**Jocelyne :** Je ne sais pas grand-chose à propos du programme, toutefois je vois tous les jours ce qu'on fait, je vais essayer de l'expliquer selon moi. Ce programme est un complexe de plusieurs activités qui œuvrent pour les jeunes et les femmes. Il y en a ceux qui travaillent dans l'unité de transformation des jus comme moi, il y a d'autres qui pratiquent de l'agriculture. Vous voyez par exemple ce champ, avant il y avait du gingembre et puis par après ils ont semé l'amarante. Là, à l'arrière, il y a un espace aménagé pour la culture du champignon. Nous avons ici un jeune qui s'occupe de tout cela. Des fois, il se rend à l'intérieur du pays comme


à Gihanga et à Kiganda pour encadrer les groupements des femmes et des jeunes que le programme accompagne.

A part ces activités agricoles, il y a une jeune fille qui fabrique et vend des beignets en plus elle tient une boutique juste à côté. C'est vraiment un programme très bénéfique pour nous et pour toute la communauté.

**Rédaction : Au cas où il arrive que vous ne travailliez plus pour ce programme, que feriez-vous d'autres ?**

**Jocelyne :** Ce dont j'en suis sûre, c'est que je ne retournerai plus dans les rues. Ici, on nous apprend des techniques de transformation agroalimentaire. En plus, on nous apprend à initier des activités génératrices de revenus. Par exemple, même à faible capital, je pourrais mélanger des farines de céréales pour en faire de la bouillie et la vendre pour gagner de l'argent. Aussi, je pourrais me trouver une place dans l'un des centres de négoce de Bujumbura et j'exercerais le petit commerce.





# SOPAD: SOLIDARITÉ POUR LA PROMOTION D'UNE AGRICULTURE DURABLE

## CONSORTIUM COPAD – SOPATRAM – TWINAGURE

La SOPAD a été le résultat de la mise en commun des forces entre trois organisations désirant s'associer pour poursuivre des objectifs communs et opérant dans le même secteur d'activités essentiellement dans la promotion d'une agriculture durable par des jeunes et des femmes. Pour bien réaliser leurs objectifs communs et établir une chaîne de valeur, les organisations membres du consortium ont mis en place un cadre de collaboration et d'orientation professionnelle.



**Le but du consortium étant d'aider les membres à sortir de l'informel et d'opérer de façon formelle, de passer de l'artisanal à l'industriel.**

Le consortium a financé la constitution de la coopérative COPAD et la formalisation des groupements des jeunes et des femmes. Il organise des renforcements de capacités sur les techniques agricoles et la mise en pratique de ces techniques dans les ménages. Il finance aussi la création des champs modèles et la vulgarisation des semences.





Le consortium a financé l'achat des équipements et du matériel pour le groupement de la communauté des « Batwa » de Kiganda

Pour l'unité de transformation SOPA-TRAM, le consortium accompagne l'unité et les jeunes qui en bénéficient sur les techniques de transformation agroalimentaire et la maîtrise de la qualité en les encadrant tant sur les procédures de gestion administratives et financières que sur les normes d'hygiène et phytosanitaires.

Quant à l'association TWINAGURE, le consortium aide à organiser des groupements de femmes entrepreneures, des mères célibataires, des jeunes filles déscolarisées pour mettre en place des programmes de formation et d'enseignement des métiers. Il participe dans l'octroi des capitaux de démarrage aux différents groupements organisés autour des activités génératrices de revenus et inclut le programme de réinsertion sociale des filles et femmes rejetées par la société.

## MOT DU PROMOTEUR :

J'ai profondément été touchée par le fait que souvent les mères célibataires sont soumises à des conditions extrêmes de pauvreté dues à la vie misérable qu'elles mènent après des circonstances quelques fois indépendantes de leur volonté.

Elles sont la plupart des cas reniées par les auteurs de leurs grossesses et se font souvent exclure de la famille d'origine et se retrouvent dans l'incapacité d'assurer et de couvrir leurs besoins et ceux de leurs enfants.

Cet état de manque, de se sentir abandonnées ne donnent aucun espoir à ces jeunes dames qui finissent par se dire qu'il n'y a plus d'issues et s'adonnent à la débauche sexuelle pour survivre.

Et vu la réalité du chômage et des conditions d'extrême pauvreté observée au Burundi, les filles-mères n'ont pas accès à l'emploi. C'est pour cela que je me suis sentie interpellée à agir et au plus vite possible en créant avec d'autres femmes, lesquelles nous avons une commune vision, une structure à caractère sociale pour encadrer ces femmes dans le développement de petits métiers par le biais d'une chaîne de valeur allant de la production agricole jusqu'à la commercialisation des produits finis.



# PROMOUVOIR L'AUTONOMIE ET LA CRÉATION D'EMPLOI DES JEUNES FILLES ET DES FEMMES



## COPAD

Le Consortium  
SOPAD a été établi  
dans le but de promouvoir  
la femme et de contribuer  
à son bien-être dans la  
société burundaise



**SOLIDARITÉ POUR LA  
PROMOTION D'UNE  
AGRICULTURE  
DURABLE**



64, Avenue de l'Enfant, Zone Gihosha  
Commune Ntahangwa Bujumbura – Burundi  
+257 76 170 502 – 79 164 004

info@sopad.bi

www.sopad.bi